

Treize mille quatre-vingt-une heures

Julie A. Bouchard

Volume 45, numéro 1 (259), février 2003
URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33040ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bouchard, J. A. (2003). Treize mille quatre-vingt-une heures. *Liberté*, 45(1), 74–76.

Treize mille quatre-vingt-une heures

Julie A. Bouchard

Aujourd'hui, j'ai réussi à ne pas penser à toi plein de fois. Je n'ai pas pensé à toi vers 8 heures ce matin, en prenant ma première gorgée de café fort, brûlant. Je sais que je n'ai pas pensé à toi, car je me le suis dit à 8 h 07 en allumant ma première cigarette : tiens, je n'ai pas pensé à lui. Je n'ai pas pensé à toi aux alentours de 10 h 30, en lavant le plancher bleu, poreux, de ma salle de bains. Bien attentive aux taches, j'ai courbé le dos, frotté longtemps, au bord de l'apaisement, en ne pensant pas à toi. Je n'ai pas pensé à toi non plus vers midi, quand le téléphone a sonné. Mon frère, qui va bien. Sa douce aussi va bien. Et les enfants vont bien. La nouvelle auto est brillante et argent. Ah, oui, argent ? Au moins, c'est pas salissant. Moi, si je vais bien ? Maman dit que je suis pâle, silencieuse ? Mais oui, je vais bien. Et je n'ai toujours pas pensé à toi vers l'heure du souper, devant la planche à découper couverte de champignons, de piments rouges jaunes verts bons pour la santé des pâles, un couteau à la main gauche, concentrée. Car les couteaux, c'est plat, coupant, dangereux. Je n'ai finalement pas pensé à toi en allumant la télé au tournant de la vingt-troisième heure. Enveloppée dans ma couverture de laine, j'ai fixé des filles filiformes s'avançant vers moi sur une

musique techno. J'ai tâté mon ventre, mes seins, mes cuisses à moi, et je me suis demandé à quoi elles pensaient, les filles frêles, en marchant. Puis, perplexe, je me suis demandé à quoi pensaient tous ces gens qui ne te connaissent pas.

Alors, j'ai pensé à toi à 23 h 12, en regardant dehors, débinée, à cause des arbres vides et de l'hiver qui s'en vient, du froid. J'ai serré ma couverture de laine autour de mes épaules voûtées. J'ai continué de penser à toi en entendant ton nom à la radio, ton nom qui jaillit sans avertir au bout d'une mélodie, merde. J'ai aussitôt fermé la radio. On n'a pas idée de donner des prénoms de garçon comme titres aux chansons. J'ai pensé à toi tantôt, tout à fait pour rien, ce qui est encore pire, en me penchant pour ouvrir les robinets du bain. Quand je pense à toi, je te vois invariablement debout devant moi dans ton imper bleu qui te protège de l'eau, du froid, de moi. Je ne te fais pas parler, je ne te fais pas bouger, j'aurais tellement peur de te brusquer, que tu t'enfuies. C'est si facile de faire fuir les gens, de se laisser abandonner. Et me voilà en train de penser à toi à l'instant, toute moite dans l'eau chaude, ce qui est grave.

Et je vais sûrement penser à toi plus tard, juste avant de m'endormir dans mes draps de coton blancs, raides, propres, comme tous les soirs depuis longtemps. Mais depuis quand ? Et je vais sûrement rêver à toi, comme toutes les nuits. Et demain matin, à mon réveil, les yeux petits, les cheveux moches, je me souviendrai enfin que je t'aime. Mon Dieu, je t'aime ? C'est tout bête, non ? De l'amour. Banal. Je t'aime.

Tiens, il est minuit. Je t'aime déjà, encore. Je m'endors mollement sur la treize mille quatre-vingt-unième heure de

toi – je viens de compter le temps – en me demandant si tu le sais, combien je pense presque toujours à toi. Presque. Je devrais peut-être te le dire. Je pourrais enfin penser à autre chose.